

LE DOSSIER DE PRESSE  
DES "FAUX-MONNAYEURS"

(SUITE)

*L'abondance des matières du présent numéro nous contraint de n'ajouter qu'un seul article aux seize déjà publiés dans les trois précédents Bulletins.*

FORTUNAT STROWSKI

*(La Renaissance, 6 mars 1926, pp. 12-3)*

*(Professeur à la Sorbonne, auteur de travaux considérables sur Montaigne et Pascal ainsi que d'un Tableau de la Littérature française du XIX<sup>e</sup> siècle (1912), Fortunat Strowski (né en 1867) tient en 1926 la chronique de "La Vie littéraire" de La Renaissance politique, littéraire, artistique.)*

M. ANDRÉ GIDE OU LES NOUVELLES LIAISONS DANGEREUSES.

M. André Gide a intitulé son dernier livre : *Les Faux-Monnayeurs*. C'est un nom de pure fantaisie, qui n'a guère de rapports avec le sujet. Le vrai titre, le seul qui conviendrait à ce roman, c'est : *Les Nouvelles Liaisons dangereuses*.

*Les Liaisons dangereuses*, les voilà bien, entre des adolescents cyniques et des hommes faits dont les uns sont intelligents et corrompus, les autres sots et égoïstes. Quelques femmes passeront dans le jeu, mais elles ne compteront pas. On verra ce monde rouler de la dépravation au crime. Et le sang-froid implacable de l'auteur nous laissera gênés et un peu honteux nous-mêmes, simples lecteurs. L'art des "liaisons" a fait des progrès depuis le libertin XVIII<sup>e</sup> siècle !

Essayons de raconter l'histoire avec la discrétion que l'au-

teur, l'audacieux auteur, y a pourtant mise.



Bernard Profitendieu, second fils de M. Albéric Profitendieu, le sévère et grand conseiller à la Cour, s'amuse à fouiller les secrets maternels, et il y voit que sa mère a jadis commis une faute — il n'est pas le fils du conseiller.

Aussitôt, sa colère s'allume contre cet homme qui l'a accepté, élevé, aimé enfin autant et plus que ses autres enfants. Il écrit une lettre impitoyable où il traite sa famille, y compris sa mère, avec la dernière brutalité. Puis il s'enfuit sans un sou ; il est ivre de révolte, d'orgueil et d'égoïsme.

Il demande asile à un bon camarade, Olivier Molinier, fils d'un autre conseiller. Olivier est très inquiétant par lui-même ; mais il l'est encore plus par son frère aîné Vincent et par son petit frère Georges. Avec la première nuit, passée dans le lit d'Olivier, Bernard prend un bain de déniaisement.

Bientôt un nouveau personnage va intervenir et achèvera cette éducation ; c'est le romancier Édouard.

Édouard est un être terrible, non point par la violence et la force de ses passions, mais au contraire par un certain charme flottant et par une étrange faculté de se prêter sans se donner. "Je prends à tout événement inattendu un plaisir si vif que je perds de vue le but à atteindre", dit-il. Ailleurs, dans un curieux soliloque, l'auteur lui-même écrit ce jugement sur son personnage, à l'instant où celui-ci va introduire un gentil petit garçon dans un milieu abominable :

Chaque être agit selon sa loi, et celle d'Édouard le porte à expérimenter sans cesse. Il a bon cœur assurément, mais souvent je préférerais, pour le repos d'autrui, le voir agir par intérêt ; car la générosité qui l'entraîne n'est souvent que la compagne d'une curiosité qui pourrait devenir cruelle... Ce qui ne me plaît pas chez Édouard, ce sont les raisons qu'il se donne !... Mentir aux autres, passe encore ; mais à soi-même !

La curiosité n'est pas la seule cruauté d'Édouard. La vraie cause de sa corruption et de son pouvoir corrupteur, je la laisse à deviner.

Olivier aime cet Édouard. Quand je dis : il aime, je n'emploie pas le mot au hasard. Comme les vrais amoureux, il est timide de-

vant Édouard et quoique celui-ci ait penchant pour lui, ils ne s'entendront pas d'abord.

Or, Bernard, curieux de connaître l'objet de la passion d'Olivier, et d'ailleurs toujours sans un sou, a volé la valise, l'argent et les secrets d'Édouard, qui, ravi de l'aventure, a pris l'audacieux petit brigand pour secrétaire, au grand désespoir, naturellement, et à la grande jalousie d'Olivier.

Voilà déjà, en perspective, pas mal de complications sentimentales et autres ; mais ce n'est encore rien ; les liaisons seront beaucoup plus étendues.

Olivier rencontre un grand seigneur, Passavant, dont la maîtresse est en même temps celle de son frère Vincent ; et aussi bien Vincent est habitué à ces conquêtes : hier il se fit aimer de Laura, une jeune femme amie d'Édouard, et l'abandonna enceinte. Pour sa peine d'aimer les femmes, ce Vincent sera condamné à sombrer dans la folie au milieu de la forêt africaine. En attendant, Olivier deviendra le rédacteur en chef d'une revue fondée par Passavant. Et là les liaisons dangereuses se multiplieront d'autant.

Elles se multiplieront aussi à la pension Azaïs, maison protestante dominée par l'hypocrisie morale. Sous cette hypocrisie s'étale, comme vous le devinez, un effroyable cynisme. Les jeunes élèves, dont fait partie Georges, le frère d'Olivier, ont tous les vices et vont jusqu'à de vrais crimes. Ils font le commerce de la fausse monnaie. Ils acculent au suicide un pauvre petit freudien. Il faut l'horreur de ce dernier crime et la peur des gendarmes pour les remettre un instant dans l'ordre !

C'est dans cette pension que Bernard, une nuit où il a été enfermé ivre avec une très belle jeune fille ivre, Sarah, par le propre frère de la jeune personne, s'aperçoit qu'Édouard n'est pas son fait. D'où sortira, pour lui, la sage résolution de revenir chez M. Profitendieu, qui n'a pas cessé de le regretter et de l'aimer.

En revanche, Olivier prendra la place laissée libre par Bernard.

La nuit que son rival passe dans le lit de Sarah, il la passe, lui, chez Édouard. Au matin, il essaye de se tuer, non par déception, mais à cause, plutôt, du contraire, par plénitude de bon-

heur ! Il avait, en effet, déclaré la veille "qu'il comprenait qu'on se tuât, mais seulement après avoir atteint un tel sommet de joie, que l'on ne puisse, après, que redescendre".

Il va de soi que cette tentative de suicide achèvera de souder l'un à l'autre Olivier, qui fut trop heureux, et Édouard, qui causa ce bonheur. Pourtant, à la place d'Olivier, un garçon avisé se défierait. Car voici comment finit le livre (c'est Édouard qui parle) :

J'apprends par Olivier que Bernard est retourné chez son père. Et, ma foi, c'est ce qu'il avait de mieux à faire ! En apprenant par le petit Caloub, fortuitement rencontré, que le vieux juge n'allait pas bien, Bernard n'a plus écouté que son cœur. Nous devons nous revoir demain soir, car Profitendieu m'a invité à dîner avec Molinier, Pauline et les deux enfants. Je suis bien curieux de connaître Caloub.

Caloub, c'est le petit frère de Bernard. Plaignons-le d'être l'objet d'une telle curiosité !

Voilà une sommaire analyse. Encore n'ai-je pas osé y mettre toutes les horraurs, grandes et petites, commises par ces gens, d'autant plus méchants qu'ils se rapprochent de l'enfance, d'autant plus bêtes et hypocrites qu'ils se rapprochent de la vieillesse. Trois êtres seulement méritent quelque sympathie : la mère d'Olivier, Pauline ; le quasi-père de Bernard, M. Profitendieu ; et, enfin, Bernard lui-même. Ils semblent, d'ailleurs, étrangers à ce monde. Dans leur cas, la liaison et la lésion sont restées superficielles ; elles sont incurables chez tous les autres.

o°o

M. André Gide appelle ce livre son "premier roman". Il est sévère pour ses précédents ouvrages ; mais celui-ci est, en effet, plus conforme à l'idée qu'on peut se faire du grand roman. Sujet mis à part, c'est une œuvre de large envergure.

Il y a beaucoup de personnages, tous très étudiés et jusqu'au bout. Il y a aussi beaucoup d'événements romanesques. Enfin, si le style est parfois gâté par un singulier mélange de soin, d'extrême habileté et de négligence, la construction générale et l'art de présenter les choses sont d'une riche originalité.

Rarement, la psychologie d'André Gide s'est montrée aussi pro-

fonde et subtile, sans se perdre dans des complications obscures. On dirait des confessions recueillies par une machine capable d'inscrire la parole automatiquement. Les effets de "la liaison dangereuse" sont étudiés avec une redoutable fidélité.

Cet Édouard, par exemple, vrai type de l'être intelligent et curieux, si aimable et si prêt à se donner à tous, il effleure tout pour tout vicier. Il est mou et capricieux. Il ne peut pas choisir. Il n'a pas la force de vouloir. Il se montre à la fois brutal et efféminé, tendre et féroce, mielleux et indifférent. S'il s'est soustrait aux conditions communes de l'amour, espérant trouver ailleurs des jouissances plus raffinées et plus intellectuelles, il n'a pu que se gâter, au contraire, et gâter autrui !



Plus excusables sont les malheureux disciples de cet Alcibiade à la manqué. Si le livre de M. Gide a, parfois, du feu et du mouvement, c'est par le feu et le mouvement de ces canailles adolescentes. Le cœur même ne leur fait pas essentiellement défaut. Leur malheur, c'est d'être trop tôt cyniques et de n'avoir aucune sauvegarde morale.

Il me semble difficile que M. Gide échappe au reproche inévitable d'imiter Marcel Proust.

Car ses personnages ordinaires semblent bien appartenir à l'espèce exhumée dans *la Recherche du Temps perdu*. Passavant, notamment, rappelle de tout près certain héros ou certaine victime fameuse de Marcel Proust. Non pas qu'il soit le même ; mais il a les mêmes vices et il est peint avec les mêmes procédés.

Au reste, la phrase, aussi, par son abandon et son ampleur, est sœur de la "période" dans laquelle Marcel Proust a réussi à enfermer non seulement les choses passées, mais les possibilités du passé.



La seule différence considérable, c'est que Marcel Proust voyait tout du même point de vue qui était le sien ; ce qui maintenait, dans l'ensemble du récit, une certaine teinte de monotonie.

M. André Gide a évité adroitement ce danger.